

RAPPORT N° 1

~~~~~

## **LA FEMME ET LA FAMILLE À BAMAKO**

Présenté à Monsieur le Gouverneur Général

de l'A.O.F

par

Mme Savineau, Conseillère Technique de L'Enseignement

o~o~o~o~o

*2 décembre 1937*

RAPPORT PRESENTE à M. le GOUVERNEUR GENERAL de L'A.O.F. par  
Mme SAVINEAU, CONSEILLERE TECHNIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

---

N° 1 LA FEMME ET LA FAMILLE A BAMAKO -

Par décision du 7 Octobre 1937 (E) j'ai été chargée d'une enquête sur la condition de la femme indigène et métisse en A.O.F.

Partie de Dakar le 19 Octobre, je suis arrivée à Bamako le 21. J'y ai séjourné jusqu'au 29. Les autorités locales ont mis très obligeamment à ma disposition tous les moyens de circuler, de me renseigner. Je grouperai les informations que j'ai recueillies de la manière suivante :

La population de Bamako -

Les différents types de ménages indigènes -

Le coût de la vie -

Mariage et divorce -

Prostitution -

Femmes prisonnières -

Les métis -

L'Enseignement -

Le service de Santé -

---

<sup>1</sup> (Les notes explicatives qui suivent ne firent pas partie du texte original.)

Le personnel indigène et métis -

L'opinion indigène et l'évolution féminine -

Au cours de mon séjour à Bamako, j'ai visité les centres de colonisation de l'Office du Niger, à Baguineda. Ils seront étudiés dans un rapport spécial sur l'Office du Niger<sup>2</sup>.

.....

-2-

## 1 - LA POPULATION DE BAMAKO -

Bamako, ville de 25.000 habitants, centre administratif et commercial, est surtout habité par des fonctionnaires, des employés de commerce, des artisans, des ouvriers indigènes et métis.

Les indigènes appartiennent à des races très diverses, les unes islamisées, les autres fétichistes. Ils sont tous plus ou moins hybrides et européens. Il n'y a pas lieu d'étudier ces divers modes d'existence, mais la vie de l'habitant de Bamako.

Les femmes, presque toutes demeurées incultes restent fidèles au costume dit "indigène". Mais on ne reconnaît plus, ni à sa coiffure ni à son vêtement, une femme bambara d'une femme peulh. Toutes portent les mêmes camisoles, les mêmes boubous très amples et très longs, taillés dans des tissus d'importation valant de 8 à 20 francs le mètre, les mêmes babouches de caoutchouc, et le plus possible de bijoux d'or.

---

La pagination indiquée est celle de la version originale.

<sup>2</sup> Voir Rapport 2

"La femme soudanaise, dit l'instituteur Bouillagin Fadiga, évolue plus rapidement que l'homme. Qu'elle arrive de brousse, deux mois après elle est pareille à toutes les femmes de Bamako".

### LES DIFFERENTS TYPES DE MENAGES INDIGENES –

Voici donc des hommes et des femmes qui ont évolué de manière fort différente : les hommes ont fréquenté l'école, passé des examens, leur manière de penser, de vivre, n'est plus celle de leurs pères. Les femmes, sauf pour quelques-unes qui ont également fait des études et occupent des emplois administratifs, parlent peu ou point le français, connaissent peu ou point nos habitudes. C'est le commerce qui a exercé sur elles la principale influence, en leur offrant des parures .../...

.....

-3-

qui ont excité leur convoitise.

Entre ces hommes et ces femmes, la polygamie non seulement reste en vigueur, mais s'est accentuée. Le rang d'un fonctionnaire est marqué par le nombre de ses épouses.

Voici quelques types de ménages :

A) Minamba Coulibaly, commis des Services Financiers, fils d'un tirailleur qui participa à la prise de Sikasso fut envoyé à l'école dès son jeune âge et termina ses

études à l'école normale de Gorée. Il a 35 ans et gagne, avec l'indemnité pour charge de 6 enfants, 1.700 francs par mois. Si Minamba n'avait pas d'enfants, il gagnerait 900 Frs. La famille l'enrichit, il continue de l'augmenter.

L'Administration a donné à Minamba un terrain, sur lequel il a fait construire, autour d'une cour centrale, trois appartements en bancs pour ses deux femmes et lui-même.

Chaque appartement a son lit de fer et sa moustiquaire. Chez le mari, des fauteuils, un bureau, des livres. Chez la plus jeune des femmes, grosse bambara riieuse, un couvre-lit de broderie anglaise, et, au mur, des éventails, des kakemono, des cuillères pyrogravées, des chromos musulmans. L'ensemble est très propre.

La seconde femme, de race Sarakollé, a l'air de chagrin. Son appartement, dit-elle, est pareil à celui de sa compagne. Elle ne m'invite pas à y pénétrer.

Minamba est servi par un boy qui repasse ses vêtements et cuisine à l'euro péenne. Ses femmes mangent ensemble la nourriture indigène que leur prépare un domestique. Chacune d'elle reçoit 100 Frs par mois d'argent de poche et le nécessaire pour sa cuisine. Minamba fait des économies.

Je lui demande si son ménage, ainsi organisé, le satisfait. Il estime nécessaire, dit-il, d'avoir deux femmes, celle qui est enceinte ou nourrice se refusent aux rapports conjugaux. Quand il voyage, il emmène la riieuse bambara. Elle mange alors à table avec lui. A la maison, c'est le régime d'égalité. La Bambara préférerait avoir son mari à elle seule, la Sarakollé préfère avoir une co-épouse, car elle s'ennuierait.

b) Amadou Ba, commis expéditionnaire, est peulh et fils d'un notable de Bandiagara. Il a obtenu le certificat d'études à l'école primaire de Bamako. Depuis, il suit, en France, des cours par correspondance.

Amadou Ba s'exprime avec distinction en excellent français. Il demeure très fidèle à la religion musulmane, dans laquelle il porte les lumières d'occident. Plus érudit qu'aucun des marabouts de Bamako, il a pris, sur la population peulh, une grande influence.

Amadou Ba a deux femmes et 7 enfants. Elles vivent dans des appartements semblables à ceux que nous avons visités précédemment, mais dorment sur des taras. Le mari, par contrition, occupe une seule chambre, mais son lit est européen.

Il lit Pascal, Dumas, Hugo, les Mille et une Nuits, de nombreux ouvrages sur les religions.

Amadou Ba gagne 1.200 Frs. Commande à une nombreuse famille : sa mère, un jeune frère, deux servantes, deux maçons, un tisserand. Il reçoit des revenus de Bandiagara et doit néanmoins, vivre avec une stricte économie.

C'est lui qui distribue le mil à ses femmes.

Chacune reçoit par mois 150 Frs pour les condiments, (viande ou poisson, légumes, piment etc...) et 50 Frs de cadeau.

Tous les légumes d'Europe entrent dans la confection des repas indigènes dont Amadou Ba reçoit sa part.

c) Plus modeste est le ménage de X (j'ai oublié de noter son nom) instituteur, élève de l'école de Gorée, 25 ans, gain 750 Frs par mois.

Il vit avec son frère et son cousin, les femmes font la cuisine pour tous. Les hommes la mangent dans des assiettes, avec une cuillère de métal.

X et sa femme ont chacun leur chambre, il dort sur un lit, elle sur un tara.

Chacun a sa moustiquaire. L'enfant aussi.

Le sol est cimenté, le plafond en tôle ondulée. Electricité, ventilateur, armoire à livres. L'enfant porte des grigris mais on le fait soigner au dispensaire. X a payé en 2 ans, la dot de sa femme : 1.200 Frs.

d) Birama Coumari est un Bozo de 23 ans. Il était le premier de sa classe, à l'école supérieure et pensait entrer à William Ponty. Il a été refusé à l'examen médical.

Interprète auxiliaire à la mairie de Bamako, il gagne 250 Frs par mois.

Il vient de se marier. Le jeune ménage habite deux petites pièces en banco<sup>3</sup>. La première est meublée d'une pauvre table, d'une chaise longue et de deux chaises de fer. Dans la seconde pièce, une natte est étendue, au-dessous d'une moustiquaire, entre une cantine et un tas de chiffons. Birama, habitué à l'école supérieure, à dormir dans un lit, à se servir d'un couvert, est revenue avec peine, aux coutumes indigènes. Il porte, en semaine, un pauvre boubou et, seulement le dimanche, une chemise et un pantalon. Il vit en popote avec un camarade. A eux deux ils entretiennent 5 personnes. Chacun .../...

.....

donne 175 Frs par mois pour la nourriture, paie un loyer de 15 Frs et 25 Frs pour le repassage des vêtements que les femmes ont lavés.

e) Marigué Maré, opulent chef de canton, a 6 femmes et 13 enfants. A travers plusieurs courettes et vestibules, on gagne l'enclos ombragé sur lequel s'ouvrent les appartements de ses femmes. Chacun se compose de deux pièces, la seconde est à peine éclairée par une minuscule lucarne. Un sommier enfermé dans une moustiquaire et un gros tas de légumes fortement odorants l'emplissent. C'est malsain et misérable. Les femmes de Marigué sont richement vêtues.

Lui-même vit "ailleurs". Il ne montre pas son logis.

Ces exemples ont été choisis comme typiques.

Aucune des femmes n'a fréquenté l'école. De couples évolués, je n'ai v<sup>4</sup>us que des métis. Ils vivent à l'euro péenne, dans des mobiliers fabriqués sur place et assez grossiers. Tous sont monogames, étant catholiques.

Quelques femmes ayant fréquenté l'école ont des co-épouses. J'ai vu l'une d'elles, et n'ai pu obtenir aucune confiance. Elle est, m'a-t-on dit, deuxième femme, son mari a 3 femmes. Mais c'est elle qui dirige le ménage et il ne lui déplaît pas d'avoir les autres comme quasi-servantes.

Quand la femme évoluée gagne sa vie, elle garde ses appointements et paie seulement une servante qui la remplace dans les travaux ménagers.

---

<sup>3</sup> Un matériau de construction fait de terre mêlée de paille

<sup>4</sup> Version originale: je n'ai pu que des métis



Très souvent, elle remet le reste de ses gains à son père.

Signalons en outre que les pères n'achètent pas de femme à leur fils pourvu d'emploi. Ils se font remettre, au .../...

.....

- 7 -

Contraire, une part de ses gains.

Voici maintenant quelques ménages non évolués, pris dans une rue, au hasard.

a) Un cultivateur et son unique femme. Pas d'enfant. Case de banco : deux pièces sur une cour commune à plusieurs ménages. Dans la première pièce, un tas de riz. Dans la seconde, un tara<sup>5</sup>, une moustiquaire de cotonnade.

La femme montre qu'elle maigrit à force de travailler. Leur récolte ne suffit pas à ces deux vieux, qui doivent payer l'impôt, faire réparer leur case, acheter des vêtements (dépenses plus élevées en ville qu'au village). Ils doivent épargner sur la nourriture.

La femme fait de la pâte d'arachide, qu'elle porte au marché. Elle en rapporte des menues denrées, qu'elle vend devant sa porte. Elle aimerait que son mari fût assez riche pour épouser une jeune femme, qui la servirait.

b) Deux ménages de menuisiers dans une grande cour. Chacun vit à part. Avec des caisses, les maris ont fabriqué des meubles : un "lit de milieu", un matelas couvert de toile d'emballage; une table, un porte-manteau. Le sol est pavé avec des débris de carreaux de faïence. Chaque ménage vit dans une seule chambre, avec de jeunes

enfants. Ils semblent financièrement à leur aise. C'est l'exemple le plus frappant, le plus sympathique que j'aie rencontré, de vie matérielle améliorée, ordonnée, saine et rapprochant les couples. Le progrès manuel peut valoir mieux que le progrès purement intellectuel.

c) Une vieille femme peulh, couverte de bijoux. Grand lit chargé de couverture et de broderies. Murs garnis de gravures arabes. Cette femme fait travailler un personnel nombreux .../...

.....

- 8 -

(artisans, cultivateurs, vendeurs).

d) Un vieil employé de chemin de fer. 28 ans de services. Il a deux femmes et quatre jeunes enfants. Gain : 200 Frs par mois. La vieille vend, à sa porte, des cacahuètes du coton qu'elle carde en roulant une tige de métal sur une pierre.

Ils sont vêtus de loques, et disent ne pas manger à leur faim. Le logement se compose de plusieurs réduits absolument noirs, garnis d'une simple natte. Dans l'un d'eux, un hamac pour les petits. L'une de ces pièces, qu'on vient de balayer, est remplie d'une poussière suffocante, qui retombera sur place.

## LE COÛT DE LA VIE - L'ALIMENTATION

---

<sup>5</sup> lit africain

Il convient de transcrire un aperçu du coût de la vie à Bamako, fourni par Me Saintard, directeur de la ferme expérimentale de Sotuba.

Viande de boucherie :

1er Janvier 1936 - le Kg : 0,90 Frs (avec os et boyaux)

1er Octobre 1937 – le Kg : 2,80 Frs ( d° )

Poisson sec :

1er Janvier 1936 - le Kg : 1,42 Frs

1er Octobre 1937 - le Kg : 5,00 Frs

Ce sont là, les prix payés en gros pour le personnel de la ferme. Ceux du marché sont supérieurs. Les indigènes ne peuvent plus acheter au poids. On leur donne, pour un franc un morceau minuscule.

La Maison Teissère achète le porc vif 2 Frs le Kilog. et le revend de 14 à 20 Frs. Sur le boeuf, la spéculation est moindre, boeuf sur pied à double de prix. Mais le prix de la viande a triplé.

.....  
- 9 -

Le prix du mil et du riz a peu varié. Quant aux légumes,

M. DESGRANGES, Commissaire du bateau Galliéni (Messageries Africaines) expose comme suit les causes de leur rareté et de leur prix élevé.

On en cultivait beaucoup autour de Bamako. Mais, les jardiniers, pour payer leur impôt, arrachaient les poireaux et les carottes encore minuscule, ainsi le plus clair de leur profit était perdu. D'autre part, les femmes européennes qui paient 12 Frs un chou venu de France, veulent avoir pour quelques sous le chou de pays.

Il n'y a donc nul profit aux cultures potagères, les indigènes y renoncent.

### MARIAGE et DIVORCE

Renseignements recueillis auprès de fonctionnaires européens et indigènes, et de notables indigènes :

Autrefois, les pères bambara mariaient leurs fils sans les consulter.

Aujourd'hui, de tels cas deviennent rares. On cite pourtant, à Bamako, un jeune fonctionnaire à qui une femme fût ainsi imposée.

Les filles sont encore fréquemment mariées d'autorité, mais cette coutume aussi a tendance à régresser. Car la femme est souvent volage, et si le divorce n'est pas prononcé à son profit, la dot est perdue.

Autant qu'ils peuvent, les pères spéculent sur le désir des jeunes gens appointés d'épouser plusieurs femmes. La dot s'est beaucoup élevée. Autrefois, elle était de 200 Frs, elle va maintenant jusqu'à 1.500 Frs. La valeur des cadeaux augmente dans une proportion plus grande encore, car, en cas de divorce les cadeaux ne sont pas remboursés.

.....

Quant au mari, il a grand'peine<sup>6</sup> à plaire à sa femme, qui menace sans cesse d'aller se plaindre au Commandant. Une femme perdue ne se remplace pas facilement. Il faut beaucoup chercher avant de trouver une nouvelle épouse, beaucoup travailler pour la payer. Les femmes sont beaucoup moins battues, qu'autrefois.

Cependant, les discordes conjugales occupent presque entièrement le Tribunal du 1er degré. En 1936, 267 affaires de ce genre lui sont soumises. Femmes battues ou qui prétendent l'avoir été, femmes délaissées, femmes infidèles. 227 plaintes aboutissent à une conciliation. Les juges, de leur aveu, s'efforcent avant tout de renvoyer la femme à son mari. Ceci afin de lutter contre une désorganisation croissante de la famille.

### LA PROSTITUTION –

L'appât<sup>7</sup> des parures offertes par le commerce a fortement contribué à l'inconduite des femmes. Sur la gravité des trahisons féminines, le père et le mari ne sont pas d'accord. Le premier, s'il ne cherche jamais à profiter des biens ainsi acquis, ne blâme pas non plus la fille.

Le Commissaire de Police signale certains cas plus graves : le mari est parti travailler au loin, laissant sa femme et ses enfants sans ressources. La faim fait une prostituée professionnelle.

---

<sup>6</sup> *sic*

<sup>7</sup> Version originale : l'appât

On compte environ 200 professionnelles à Bamako. Le nombre de femmes qui peuvent être considérées comme .../...

.....  
- 11 -

propagatrices des maladies vénériennes est beaucoup plus considérable. Un essai de réglementation a échoué. Il aurait fallu, dit le Commissaire, mettre en carte toutes les femmes de Bamako.

#### LA PRISON -

L'effectif de la prison, le 25 Octobre 1937, est de 191 détenus, dont 6 femmes. Elles sont enfermées dans une grande cour grillagée qui donne sur la cour des hommes. Un vaste local les abrite la nuit.

On les emploie à piler une partie du grain qui constitue la nourriture des prisonniers. 60 kilogs de riz ou 80 kilogs de mil chaque jour. Leur ration est la même que celle des hommes : 4 fois par semaine du mil avec sauce, 3 fois par semaine du riz avec 100 gr. de viande.

Qui sont-elles et pourquoi sont-elles en prison ?

a) Yaya Diafara, coiffeuse, 35 ans environ, gagne de quoi s'habiller. Son mari s'est mis à boire et ne lui donnait plus à manger. Ils se sont battus.

b) Tenemba Diara, 30 ans. N'est pas condamnée, mais prévenue. Son mari vend des grigris. Ils sont mariés depuis 8 ans. Depuis 7 ans, il ne l'entretient plus. Elle

pile le mil chez d'autres femmes. Elle a abandonné le domicile conjugal. Elle veut divorcer et "se débrouiller" pour rembourser la dot.

c) Mouloubali Traoré, 25 ans, prostituée professionnelle, a volé 1.000 Frs (récidiviste). Cas très rare. Il y a à la prison de Bamako beaucoup d'hommes qui ont volé pour des femmes, mais presque jamais de voleurs.

.....

- 12 -

Mouloubali raconte que, presque enfant, elle a été violée par un homme qu'on l'a forcée ensuite à épouser. Il n'a jamais versé les cadeaux, ne l'a jamais nourrie. Elle voudrait un autre mari et vivre tranquille.

d) cas d'adultère, femme mariée contre son gré.

e) soeur de la précédente, condamnée pour complicité : détournement de femme mariée, escroquerie au mariage.

f) Haoua Aïdara, 31 ans, belle Sarakollé à l'air triste et digne. Condamnée pour recel, son mari avait volé; on a trouvé les objets chez elle. Elle ne connaissait pas leur provenance. Son mari est mort en prison. Elle a trois enfants qui sont gardés par sa belle-mère.

Ce cas, par lui-même troublant, puisque l'obéissance absolue au mari s'accorde mal avec la responsabilité de la femme, l'est encore plus si l'on considère Haoua Aïdara elle-même, et le sentiment de déchéance que, seule de toutes les détenues, elle semble éprouver. Le directeur de la prison éprouvant comme moi le sentiment d'une injustice, promet de proposer une mesure de clémence.

En somme, dans ce groupe de prisonnières, plus de victimes des circonstances que de vraies coupables. Ajoutons que, Bamako ignore à peu près la femme criminelle. Pas d'infanticides (un cas en 1937, mais la mère a été reconnue folle). L'enfant naturel est bienvenu auprès de ses grands-parents maternels.

### MÉTIS

Nous avons déjà fait allusion aux métis, qui forment, dans la société, un groupe distinct. Les métis du Soudan, au nombre de 120 ou 125 sont groupés en une mutualité des Métis du Soudan. Dès mon arrivée, ils ont exprimé le désir de me.../...

.....  
-13 -

recevoir. Je me suis rendu<sup>8</sup> à cette invitation et j'ai rencontré une dizaine de couples; les maris fonctionnaires ou employés de commerce, les femmes sage-femmes<sup>9</sup> ou monitrices.

Ils ont exprimé leur gratitude de voir le Gouverneur Général se renseigner sur l'état des populations. Leur vie, m'ont-ils expliqué, est précaire, car ils vivent à l'européenne et c'est là, un "effort" qui doit leur mériter notre sympathie. Leurs gains sont ceux des indigènes, leurs charges aussi.

---

<sup>8</sup> *sic*

<sup>9</sup> *sic*



Voici un budget : le mari, instituteur gagne 800 Frs, sa femme, sage-femme, 650. Ce sont 1.450 Frs, pour loger et nourri, en plus du couple, 4 enfants, 2 mères et un oncle.

Cette pauvreté apparaît plus criante quand le métis remplit une fonction ordinairement réservée à un européen : agent spécial par exemple. Les métis souhaitent de pouvoir accéder aux cadres communs supérieurs.

Souvent aussi, le métis porte la double peine de ne pas être blanc, et de ne pas être noir. C'est ainsi que M. MONCOURT, employé de commerce et propriétaire de 14 hectares qu'il cultive le dimanche avec des manoeuvres, n'a pas pu adhérer à la Société de Prévoyance parce qu'il n'est pas indigène, et n'a pas pu non plus obtenir un prêt agricole, parce que, sans famille, sans emplois sûrs, il n'offre pas de garanties. M. MONCOURT aimerait cultiver à la charrue, il doit se contenter de la houe.

Mes hôtes me signalent encore qu'à cause des lenteurs de la procédure, ils ne parviennent pas toujours, leurs études achevées à obtenir la citoyenneté avant le service militaire. On les enrôle<sup>10</sup> comme tirailleurs. Plusieurs instituteurs seraient morts des rigueurs du régime .../...

dans les camps.

A l'hôpital, les filles métisses sont admises dans la catégorie européenne, les garçons sont classés parmi les indigènes. Ce sont leurs camarades qui leur fournissent une nourriture européenne, sur la demande du médecin.

Enfin, les couples de fonctionnaires se plaignent d'être séparés avec trop de désinvolture. Trois fois, un jeune vétérinaire, parti en tournée pour plusieurs mois, a trouvé à son retour sa femme déplacée. Les employés de commerce attachés à la ville, se plaignent aussi que leurs femmes soient souvent envoyées en brousse. Ils émettent le voeu que les jeunes métisses soient préparées à des professions qu'elles puissent exercer à la ville, dactylographes, couturières. Le métier de couturière serait, paraît-il, très lucratif.

Vient la question des études pour les enfants des métis. Envoyés au Lycée de Dakar, ils n'y trouvent pas de famille pour les héberger. Il faudrait un internat même en partie payant. J'ai annoncé qu'une Maison de Métis allait être construite, cette perspective a été accueillie avec une vive joie.

#### ENSEIGNEMENT -

Cette société soudanaise que nous venons de parcourir, il nous reste à examiner quelle action éducative nous exerçons sur elle. Ayant à étudier surtout la condition des femmes, je me suis surtout intéressée aux établissements féminins.

.....  
- 15 -

Ecole primaire des filles. Mme PELE, Directrice, m'accueille avec un cri d'amertume : "Enfin, on s'occupe de nous !".

Elle m'expose sa détresse : 40 élèves dans la grande classe, dont elle est chargée, 140 dans la petite. En outre, le matériel est insuffisant. Il est impossible

---

<sup>10</sup> Version originale: on les enrôlent

d'employer les méthodes d'éducation nouvelle, basées sur l'observation, méthodes plus nécessaires encore ici qu'en France.

Dans la petite classe, surtout, cette difficulté se fait sentir. J'y trouve une légion de fillettes au visage éveillé, les unes assises aux tables, les autres alignées sur des bancs supplémentaires ou sur l'extrade, que charge en outre un rang de punies agenouillées. Bien que les boubous soient généralement propres et les fenêtres ouvertes, l'atmosphère est fort malodorante.

Mme MONCOURT, jeune métisse maîtresse de cette classe, se borne à faire crier ses élèves toutes ensemble, à frapper la table de sa baguette, à hurler à l'occasion. Mme PELEE<sup>11</sup> se déclare impuissante à lui faire appliquer une meilleure méthode dans d'aussi déplorables conditions.

De cette petite classe, une vingtaine d'élèves seulement passent chaque année dans la classe supérieure, où les études ne sont guère plus brillantes. L'enseignement ménager, dit Mme PELE ne peut-être qu'une séance de bavardage et de cris; les élèves occupées au lavage, au repassage, au raccommodage sont dispersées et la maîtresse impuissante à les surveiller toutes à la fois. En outre, Mme PELE se plaint de dépense, en fournitures, beaucoup plus des 120 Frs trimestriels qui lui sont alloués.

Les fillettes de Bamako passent de nombreuses années à l'école primaire pour y apprendre peu de choses. Puis elles pensent au mariage et se désintéressent d'un enseignement sans attraits. Quelques-unes seulement entrent comme externes à

l'Orphelinat des Métisses et s'y préparent aux écoles de Dakar. Nombre d'entre elles, dit leur directrice, seraient mieux dirigées, capables de faire des sages-femmes et des monitrices.

Orphelinat des métisses. Les métisses sont admises à l'Orphelinat vers 6 ou 8 ans.

Elles y sont préparées au certificat d'études, au concours de l'Ecole des sages-femmes de Dakar, à l'examen des monitrices. Celles qui échouent sont engagées d'office comme infirmières-visiteuses.

Pendant leur séjour à l'Orphelinat, elles font, en dehors des heures de classe, le ménage de la maison.

Les aînées soignent les petites. Elles apprennent en outre la cuisine, la couture, le lavage, le repassage<sup>12</sup>, la puériculture (théorique).

Mme ASSOMPTION, Directrice de l'Orphelinat, est en congé. Mme DEMURAT, qui la remplace, me fait visiter deux classes bien tenues. Les fillettes sont vêtues de gentilles robes qu'elles ont, paraît-il, confectionnées elles-mêmes. Sont-elles donc couturières accomplies ? Pourquoi les maris métis regrettent-ils que leurs femmes ne soient pas couturières ? Ces robes, me dit-on, en ville, ont été cousues mais non taillées ni assemblées par celles qui les portent.

Dans un coin de la classe est accroupie une .../...

.....

---

<sup>11</sup> *sic*

<sup>12</sup> Version originale: le rapassage

matrone<sup>13</sup> noire : la surveillante. Je la retrouverai en ville, la trique en main, accompagnant un groupe d'orphelines. Aucune des surveillantes, sauf une, ne parlent le français.

Les cahiers sont bien tenus, les devoirs gentiment rédigés. La maison donne une impression d'ordre. On doit y obtenir des "résultats". Mais quelle sévérité ! Mme DEMURAT tombe en arrêt devant le moindre papier qui traîne. Ses réprimandes sont empreintes de plus d'autorité que de sollicitude.

En dehors des heures de classe, nulle distraction organisée, les élèves ne chantent même pas. Une fois par mois, elles sont autorisées à se rendre au village, chez leur mère ou une "correspondante". Surveillante, correspondante et mère encouragent à l'envi les galants.

L'éducation morale des jeunes métisses est laissée aux religieuses. Quelques garçons métis sont libres-penseurs, toutes les filles sont catholiques. On les entend le soir, réciter leurs litanies toutes ensemble, et, les instituteurs voisins l'affirment, absolument librement.

Pendant mon séjour à Bamako, j'ai pu apprécier les résultats d'une telle éducation; on découvrit que deux orphelines, Mari Coulibaly, 18 ans et Julienne Koné, 15 ou 16 ans, étaient enceintes. La première refuse de nommer son complice et l'opinion accusa un métis marié. La seconde montra des lettres d'un instituteur indigène, touchantes de lyrisme puéril, bourrées de citations de Musset et autres auteurs "classiques".

---

<sup>13</sup> une accoucheuse

La mère de Marie Coulibaly, mariée à un agent de police de bonne réputation, a disparu avec un autre homme. Julienne Koné est la fille d'un commerçant qui allait la reconnaître, elle et son frère, lorsqu'il est mort subitement. Elle a pour famille une tante. Le père de l'amoureux, un commerçant indigène musulman, s'oppose au mariage de son fils avec une chrétienne.

Ces deux filles sont donc particulièrement abandonnées et la direction de l'Orphelinat a une part très nette de responsabilité dans leur infortune. Nulle doute cependant, étant donné les propos pudiques de Mme DEMURAT, qu'elle n'ait traité les deux coupables en criminelles. M. ASSOMPTION, inspecteur de l'Enseignement, se proposait de les jeter dehors, sans autre forme de procès.

Cette menace émut quelques membres du personnel enseignant. Ils rappelèrent qu'à la fin de 1931, une autre pensionnaire de l'Orphelinat, Marie Camara, avait été expulsée pour le même motif. Elle se réfugia au village, chez sa mère, qui l'encouragea à la prostitution. Marie Camara mourut au début de 1933, tuberculeuse et syphilitique. L'enfant est mort aussi.

M. ASSOMPTION est parti en congé sans prendre de décision au sujet de Marie Coulibaly et de Julienne KONE. M. CROS, son remplaçant jugeant que la Colonie, tuteur des métis mineurs, a le devoir et le droit de continuer à les surveiller, en a référé au Gouverneur du Soudan, qui a promis son aide.

.....

La Mutualité des Métis a également promis des subsides. Mais en exigeant que les deux jeunes filles furent éloignées de Bamako, afin que le secours qui leur serait donné restât secret et n'apparût pas comme un encouragement à l'inconduite. M. CROS répondit que l'envoi des deux filles à Dakar serait un encouragement beaucoup plus grand. Il n'était pas question d'agir en sorte que deux enfants seules et chargées de famille fussent mises en mesure de terminer leurs études (Marie Coulibaly allait vraisemblablement entrer à l'école des sages-femmes). A la fin de novembre, les deux filles sont toujours à Bamako, l'une à la charge de l'agent de police, son beau-père, mais logée chez lui, l'autre hébergée par un ménage métis.

Ces faits attirèrent l'attention sur Mme ASSOMPTION, Directrice de l'Orphelinat. Personne, à Bamako, ne l'accuse. Elle bénéficie de l'admiration qu'on a pour son mari. On la dit ponctuelle, femme d'ordre et d'autorité. On avoue, cependant, qu'à sa tâche elle ne met pas son coeur. Elle fait sa classe en bigoudis, et l'heure sonnée, court se friser pour vivre enfin sa vie mondaine. Est-il abusif de considérer que la directrice d'un établissement aussi difficile à diriger, qu'un orphelinat de jeunes métisses exigerait une plus entière consécration ? Il ne manque pas, au Soudan, d'institutrices et même d'instituteurs, qui donnent l'exemple du dévouement absolu.

Les jeunes métisses de l'orphelinat ont besoin, par dessus tout, d'affection et de joie. Elles ont besoin de s'intéresser, d'une manière soutenu, à des tâches vivantes. Qu'elles chantent, qu'elles jouent la comédie. On a suggéré, en outre, qu'une crèche pourrait être adjointe à l'Orphelinat et confiée aux moyennes et grandes élèves.

.....

Toutes les fillettes africaines adorent les bébés. Ce serait un grand bonheur pour elles d'en élever quelques-uns, une excellente expérience aussi. D'autre part la crèche pourrait recueillir les petits métis qui traînent au village en attendant l'âge d'entrer à l'Orphelinat.

Autres établissements scolaires. Bien que n'ayant pas à visiter les écoles de garçons, j'ai accepté l'offre qui m'était faite de les parcourir. On ne juge bien d'un organisme, que si l'on connaît toutes ses parties.

Les directeurs et les maîtres m'ont exposé leurs doléances, je les transcris ici.

Ecole Primaire de Garçons - Plus encombrée encore que celle des filles : 200 élèves dans la petite classe. L'effectif a dépassé 300. L'école de garçons refuse beaucoup d'élèves.

Ecole Primaire Supérieure - Les garçons métis s'y plaignent de n'avoir pas d'orphelinat. La triste vie des plus jeunes, soumis à la même discipline que les aînés, fait pitié à tous. M. LE GALL a essayé de former une équipe de scouts, ce projet a été aussitôt l'objet d'une tentative d'accaparement par les catholiques.

Ecole normale rurale de Katibougou - Elle groupe des jeunes gens qui n'ont pas été reçus à Gorée. Sélection à rebours, par conséquent. D'où niveau assez bas des études. Et déception : ils ont cru devenir "intellectuels", ils deviennent "manuels". Il faut toute la conviction, tout le tact des maîtres, pour relever le moral des élèves. M. ENARD, en particulier se donne tout entier et semble réussir. Un détail matériel contribue à



chagriner les futurs instituteurs ruraux : ils sont vêtus d'un boubou court et d'une culotte courte, de couleur grise. Quelque- .../...

.....

- 21 -

uns portaient chez eux le grand boubou, voire le costume européen (dahoméen). Il est bien vrai qu'ils ont l'air de boys ou de prisonniers propres, mais non d'écoliers choisis. L'uniforme de Gorée leur fait envie. A l'unanimité, ils prient le Gouverneur Général de réformer leur costume. Les instituteurs de Katibougou demandent pourquoi, vivant en brousse, ils sont privés des avantages accordés aux instituteurs de brousse.

Le Personnel - Les instituteurs de Bamako ne sont pas assez informés des ressources que peut leur offrir Dakar. C'est ainsi que le Directeur de l'E.P.S.<sup>14</sup> a été tout heureux d'apprendre que notre archiviste se ferait un plaisir de les guider lui et ses collègues, pour l'achat de livres nouveaux destinés à leur Bibliothèque Circulante. Les maisons de Katibougou se sont plaintes de ne pouvoir identifier les plantes de brousse; ils ignoraient qu'ils pouvaient envoyer ces plantes au Jardin de Hann. Ils vont avec joie collaborer à la confection des deux herbiers qui s'y constituent.

L'Enseignement et la Population - La population, dit M. ASSOMPTION est toute acquise à l'enseignement. De nouvelles classes de filles seraient aussitôt remplies, ne fût-ce que par les enfants des fonctionnaires indigènes. Les filles de l'école font prime,

---

<sup>14</sup> L'Ecole primaire supérieure

on en obtient une grosse dot, car elles savent coudre, repasser, raccommoder. Seuls quelques musulmans demeurent réfractaires à l'instruction des filles.

Mais pour élargir l'enseignement, Bamako manque de bâtiments, et surtout de personnel qualifié.

La population scolaire de Bamako, (20.000 habitants) se décompose ainsi:

.../...

.....

-22-

|                                              |        |
|----------------------------------------------|--------|
| Ecole primaire supérieure:                   | 348    |
| Orphelinat de métisses (externes comprises): | 83     |
| Ecole régionale:                             | 1.009  |
| d° élémentaire:                              | 250    |
| d° rurale:                                   | 80     |
| d° des fillettes indigènes:                  | 229    |
| d° urbaine:                                  | 44     |
|                                              | -----  |
|                                              | 2.043. |

Un grand nombre de ces enfants proviennent de toutes les parties du Soudan et même d'autres colonies.

Ecole des Soeurs - Une centaine d'élèves des deux sexes, répartis en deux classes.

Prières et exercices de mémoire. Après plusieurs années d'école, les enfants comprennent à peine, quelques mots de français. Les soeurs, vraiment peu informées

des résultats obtenus dans les écoles du Gouvernement, considèrent les noirs comme à peu près inaptes à l'étude.

### SERVICE DE SANTE

Les femmes de fonctionnaires, d'employés, de cultivateurs que nous avons visitées ont toutes déclaré se rendre au dispensaire chaque fois qu'elles-mêmes ou leurs enfants ont besoin de soins médicaux. Dans quelle proportion la population de Bamako se confie-t-elle<sup>15</sup> au médecin ?

Le dispensaire - Le dispensaire est dirigé par le Dr. MARTIN. Deux élèves de l'Ecole de Médecine de Dakar, encore en vacances l'aident et profitent de ses conseils.

Quelques infirmiers appliquent les prescriptions et distribuent les médicaments.

.....  
- 23 -

Le Dispensaire peut hospitaliser : 16 hommes, 4 femmes.

Il est difficile, me dit le docteur, d'hospitaliser les femmes. Les maris, les enfants, ont besoin d'elles, toute la famille s'assemble souvent pour les réclamer.

Les consultants affluent 130 par jour en moyenne, suivant le registre, et jusqu'à 250 et 300, en saison sèche. On vient parfois de très loin. Au total, en 1936, 22.435 malades ayant reçu 48.545 consultations.

Parmi ces malades : 8.806 hommes,

3.559 femmes,

10.070 enfants.

D'où l'on peut conclure que les femmes viennent beaucoup pour leurs enfants et peu pour elles-mêmes.

Le Docteur MARTIN estime qu'il ne voit pas la moitié de la population de Bamako. En outre, les évolués eux-mêmes viennent tardivement. On essaie d'abord les grigris. En outre, l'unique dispensaire est trop loin de certains quartiers (4 kms). (Un dispensaire nouveau est en construction).

Je suis témoin d'un exemple frappant : un homme maigre et essoufflé se présente. C'est un comptable. Le docteur diagnostique une pneumonie qui évolue déjà depuis plusieurs jours. Aucun lit n'est disponible. Le malade est renvoyé chez lui.

#### Consultation des femmes enceintes et des nourrissons -

Femmes enceintes : 351 consultantes en 1936

Nourrissons de 0 à 2 ans : 2.679 (16.400 consultations) auxquelles s'ajoute la surveillance exercée .../...

.....  
- 24 -

sur les nourrissons par l'Oeuvre dite Berceau Africain.

Maternité. Elle comprend 16 lits, tous occupés. 7 femmes supplémentaires sont étendues sur des nattes. Des femmes en travail s'installent dans la cour, dit la sage-

---

<sup>15</sup> Version originale: se contie-t-elle

femme, et refusent de partir. Elle en a accouché jusqu'à 7 en une nuit, dans ces conditions.

Le nombre des accouchements à la Maternité progresse d'année en année.

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| 1936 :                          | 207 |
| 3 premiers trimestres de 1937 : | 296 |

Les naissances en ville (avec sage-femme) diminuent :

|                              |     |
|------------------------------|-----|
| 1936 :                       | 125 |
| 3 premiers trimestres 1937 : | 88  |

Une nouvelle maternité est en construction.

La sage-femme métisse, Mme LEROUX, donne toute satisfaction au médecin. Il a fallu, dit-elle, un grand travail d'appivoisement. Les femmes ne consentaient pas à se laisser examiner. Aujourd'hui, leur résistance est vaincue. Mme LEROUX me présente un bel exemple de son savoir faire, un bébé européen né avant terme et dont la mère est morte. Mme LEROUX s'est chargée de cet enfant. Elle l'a sauvé à grand'peine<sup>16</sup>. Il est remarquablement beau.

Il n'y a pas d'accouchements indigènes spécialisés à Bamako. Ce sont les grands-mères qui opèrent. Elles sont moins entêtées que ne seraient des professionnelles, et n'ont pas intérêt à détourner les femmes de la Maternité. Deux vieilles de 60 ans font un stage auprès de la sage-femme. Elles ont été envoyées d'autorité auprès d'elle. Elles recevront 120 francs avant de partir. Le résultat .../...

évidemment, sera nul ou à peu près.

Parmi les méfaits qui résultent de l'emploi des matrones, il faut citer la fistule vésico-vaginale. D'une atonie musculaire fréquente parmi les femmes de la région, il résulte des accouchements très lents, des déchirures souvent irréparables. J'ai vu à l'Hôpital de Bamako (Point G.) plusieurs jeunes femmes qui resteront ainsi infirmes et que l'application du forceps eut sauvées.

On signale aussi de très nombreuses métrites.

Chez les nouveaux-nés, grosse mortalité par broncho-pneumonie et diarrhée. Difficulté de nourrir l'enfant quand la mère n'a pas de lait : les autres ne veulent pas en donner, et l'usage du lait de vache exige des précautions qui dépassent l'entendement d'une villageoise.

A la Maternité, on obtient que les nouveaux-nés n'absorbent pas de beurre de karité, mais on n'arrive pas à instituer les tétées régulières.

A la Maternité comme au dispensaire, manque énorme de médicaments.

Institut de la lèpre - Bel établissement où l'on est étonné de voir peu de mutilés. Le Dr. TIXEUIL prétend que ses bons soins donnent aimable aspect aux malades. Je verrai un peu plus tard, à San, des lépreux tout aussi sereins, mais beaucoup plus gravement

atteints : mains et pieds, faces rongés. Pourquoi ces lépreux-là ne sont-ils pas hospitalisés à Bamako ? On y préfère peut-être ceux qui peuvent travailler.

.....  
- 26 -

Les lépreux de Bamako jouent aussi la comédie, vêtus de papier de soie, et sollicitent ainsi les secours des "bons blancs" de la ville. Mme TIXEUIL, femme du médecin-chef, se multiplie en quêtes et distributions de vêtements. La soeur fait valoir ingénument que les malades de toutes sortes veulent être soignés "à la lèpre" plutôt qu'au dispensaire. Toute la maison m'a paru fort intéressée aux conversions.

#### Influence croissante des médecins au Soudan.

Le médecin-colonel SICE m'a montré ses statistiques où j'ai relevé les chiffres suivants :

1927 - 80.000 consultants

1936 - 365.000 d°

Hospitalisés :

1927 - 2.500

1936 - 9.500

Difficulté pour la nourriture des malades. Les familles doivent la fournir. Aux hospitalisés venus de loin, l'administration alloue la ration de prisonniers.

Accouchements :

|        |      |
|--------|------|
| 1927 : | 500  |
| 1936 : | 6100 |

Progression de 1936 à 1937 :

Consultants :

|                            | <u>Août 1936</u> | <u>Août 1937</u> |
|----------------------------|------------------|------------------|
| Hommes :                   | 6.913            | 7.432            |
| Femmes :                   | 4.364            | 5.101            |
| Enfants de 0 à 2 ans :     | 3.452            | 2.648            |
| Enfants de plus de 2 ans : | 5.134            | 7.612            |

.....

- 27 -

Protection de l'enfance :

|                     | <u>Août 1936</u> | <u>Août 1937</u> |
|---------------------|------------------|------------------|
| Femmes :            | 627              | 691              |
| Enfants 0 à 1 an :  | 2.276            | 2.232            |
| Enfants 2 à 5 ans : | 595              | 652              |

Ces deux derniers tableaux montrent que l'état de santé des nourrissons de 0 à 1 ou 2 ans s'améliore.



## LE PERSONNEL INDIGENE ET METIS -

Le médecin-colonel SICE, les médecins de l'Hôpital, et du dispensaire s'accordent à dire que le personnel féminin indigène et métis leur donne toute satisfaction quand il est contrôlé.

Le médecin du dispensaire se plaint des infirmières visiteuses. Nous avons vu, en effet, que les métisses de l'Orphelinat refusées à l'école des sage-femmes<sup>17</sup> deviennent d'office infirmières-visiteuses. C'est là un mode fâcheux de sélection. Le Dr. MARTIN pense que les infirmières-visiteuses, comme les sage-femmes, devraient être préparées à Dakar.

Le Dr. SICE préfère, comme infirmières-visiteuses, les Bambara aux métisses. Elles sont plus fortes et de là plus dévouées. Quelques-unes font leur tournée à bicyclette. A Sikasso, la nièce du Chef de Canton exerce ainsi une influence remarquable. Dès que les métisses ont plusieurs enfants, elles négligent leur service. La population, d'autre part, les considère souvent comme des étrangères.

Il faudrait, dit le Dr. SICE, multiplier les maternités de villages à côté des écoles.

Sur le personnel enseignant féminin, on ne peut donner une opinion générale, il y a de très bonnes monitrices et d'insuffisantes.

L'OPINION INDIGENE ET L'EVOLUTION FEMININE -

Modi Dramé, assesseur au tribunal du 2ème degré, vieux musulman, compare ainsi le passé au présent :

"Autrefois, les femmes respectaient leur père, et leur mère, craignaient leur mari. Père et mère frappaient les filles pour les mettre dans la bonne voie, le mari ne les frappait pas, mais leur donnait des conseils. Elles étaient réservées et savaient rester à la maison sans bouger.

"Maintenant, elles font les choses qu'elles aiment et que père et mère et Dieu ne permettent pas. Elles quittent leur maison quand le mari n'est pas là et vont s'amuser, même s'il l'a défendu.

"Autrefois, elles se contentaient d'un modeste vêtement et d'une nourriture simple. Maintenant, il leur faut tous les 3 mois de nouveaux habits, elles veulent manger de bonnes choses et recevoir encore de l'argent, sinon, elles se le procurent par de mauvais moyens.

"Les parents aussi se sont gâtés. Ils exigent de grosses dots. Le père promet sa fille, reçoit des cadeaux, et reprend sa parole s'il vient un prétendant plus généreux. Les mères, surtout, font commerce de leurs filles et les poussent à divorcer, malgré les pères."

Je demande à Modi Dramé s'il ne pense pas que les choses iraient mieux si les filles étaient instruites.

.....

"Pour être sages-femmes, dit-il, c'est bon. Les vieilles ne savent pas. Et il faudrait des femmes médecins pour les femmes".

Il consent que ces évoluées puissent choisir leur mari.

Pas plus que Modi Dramé, les instituteurs et les fonctionnaires ne songent aux femmes elles-mêmes. Ils souhaitent un régime qui leur soit commode, à eux. Qu'on apprenne aux filles à faire le ménage, la cuisine d'un mari évolué, surtout à repasser et à raccommoder les vêtements européens, ils le désirent vivement. Mais que la polygamie déplaie à de telles femmes, voilà l'ennui. Si l'on essaie d'attirer leur attention sur les sentiments féminins, on provoque d'abord leur surprise : ils n'y avaient jamais pensé. Et comme je suis femme, ils m'accordent qu'ils doivent faire des concessions.

Bouillague Fadiga, instituteur de grand bon sens sait peser le pour et le contre : "La femme, dit-il, échappe de plus en plus à l'autorité de son mari. Elle devient plus dépendante. Mais aussi elle est plus propre, plus élégante, elle soigne et embellit sa maison. Surtout elle veille à la propreté des enfants."

Tels sont les renseignements que j'ai obtenus à Bamako et auxquels il faudra joindre ceux, parfois fort différents, donnés par les fonctionnaires et les populations dans d'autres villes et villages du Soudan ./.

Signé: M. SAVINEAU<sup>18</sup>

DIRE (Soudan), 25 Novembre 1937

---

<sup>18</sup> *sic*. Les Rapports 1,2,3,et 13 sont signés M. Savineau.